

Anatole France est mort

Autor(en): **Marcel, André / France, Anatole**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 42

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219043>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

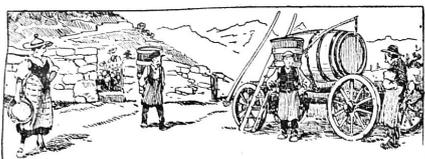
ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1924 pour
1 fr. 50
en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



ENTRE NOUS VOISINE

Sois satisfait des fruits, des fleurs, même des feuilles,
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles.

Ed. Rostand.

SI nous parlions vendanges, Voisine ? Aussi bien voici leur temps et d'un bout à l'autre du beau pays de Vaud on va chanter la claire chanson du vin doux ! Mais point trop n'en faut ! Soyons joyeux « avec honneur » on dit bellement chez nous et ne permettons point que du fruit de nos vignes, fruit de grand labeur et de douce joie, naissent le mal et le malheur. De l'aube grise au crépuscule rose, tout au long de la journée on a dépouillé les ceps. Voici les corbeilles débordantes de grappes et les hottes où s'écrasent les grains dorés. Il y a le doux chasselas gonflé de chaleur et de soleil, le raisin noir au goût musqué, les « dessous de feuilles » qui conservent la saveur acide de la sève mal mûre, il y a les gros grains et les petits, les bons et les mauvais. Mais il faut tous les cueillir, Voisine, et de tous tirer profit parce que le moindre d'entre eux porte un peu du sang du pays dans sa pulpe légère, et que la grappe étrangère, jamais, ne connaîtra la saveur profonde de la nôtre !

La joie des récoltes ! Tout l'automne en resplendit par delà ses brumes et ses rafales. Il se peut que certaines vignes, que certains vergers, sous la pluie du mauvais été n'aient pas tenu leurs promesses. Mais qu'elle soit abondante ou pauvre, cette récolte mûrie sous le ciel familier est bien nôtre. Nous avons pu la mettre au cèl-lier entre des murs secs et solides, elle fut notre joie et notre peine, notre espoir et notre souci et nous séchons ce soir à la flamme du foyer la bonne terre natale qui si fortement s'attache aux pieds de ses travailleurs. Tout cela, Voisine, fait trouver bienheureuse notre simplicité. Si près de nous la montagne a tremblé écrasant sous son avalanche l'espoir des récoltes futures !

Voyez-vous, on n'ose plus se plaindre quand on songe à cela ; seulement on aime encore un peu plus fort la maison qui sourit à la première lueur du jour sous l'aile de son auvent, le village avec ses braves gens d'habitants, le joli pays, des vignes fécondes où nous voici vieillottes, Voisine, mais heureuses de pouvoir encore fouler sa terre et respirer l'air libre de ses campagnes.
L'Effeuilleuse.

A l'Hôtel — Monsieur, c'est moi qui ai monté vos bagages.

— Ah ! s'apristi, je n'ai pas de monnaie...

— Alors, monsieur, j'en serai pour ma petite peine.

— Je ne veux pas de cela, mon ami... redescendez-les.



LÈ BON PERE

ONNEAU ! que l'étai biau, clli perrà ! Rein que de lâi peinsâ, mè vint l'iguie ài potte ! Folhiu quemet se tote lè folhie l'avant voliu fère ào pi-fère po veni lè pe groche ! dâi brantze, que lo fin bet ètai asse gros que la tsamba ào géant Goliath ! et pu dâi pere ! T'einlèvâi quin bon pere, teindre quemet dâo búro frais ào tsautein et rodzo ! et dâo quemet dâi get de damuzalla ! Tota la bédicichon dâo bon Dieu l'étai tsesâite su clli l'âbro... tellameint que Tsegueliet, que l'étai pandoure et lâro n'a pas pu lâi resistâ. Prend onna pucheinta satse que met ào bas dâo perrâ, pu trè sè solâ, eim-pougne la fonda avouè lè doû bré, sè monte amont avouè lè pi, avouè lè man, et finit pè s'aguelli ào coutset de l'âbro. Adan, ne ion, ne doû : sè met à grulâ, à grulâ qu'on arâi djurâ la grâila, tant la brison l'étai forta d'ouère lè pere que vegniant avau et que fasant ài premiere arrevâi. On ouâ : cllia ! cllia ! cllia ! cllia !... pan ! pan ! pan !... crrrrrau ! rebedebedebedo ! hardi ! contre la satse et la lotta, su lo prâ, per-tot lè pere s'eintésvivant, s'eimouélounâvant, que n'ein restâve quasu pe min amont. Et Tsegueliet grulâve adî. Fasâi né et sè crayâi que nion lo vayâi.

Mâ, vaitcè que tot d'on coup on vâi sailli de l'adze Monsu Grosbelyâ que lo perrâ l'étai à li :

— Ah ! sacré vaudâi de Tsegueliet ! l'accroûtso sti coup ! L'è avouè mè que t'ari affère ! Robâ mè pere ! Vauvèze !

— Oh ! mon... mon... monsu Gros... gros... belyâ, lâi repond Tsegueliet ein quelquelheint, adan sant... sant... à vo clliâo... clliâo pere ! Su... su... bin conteint de lo sa... sa... savâi : se... se... vegniant à mè fère mau, sa... sa... sari omète à cò mè pllieindre !

Marc à Louis.

CHUN QU'ON OU

Dou j'anhianettè dévejavont unthunblo.

— Aï, mon Dieu, que dejâi la tanta Madelon. Chi trame va toparai tan terubjamun rido ! A paine on l'a iu abéqua i Grandzé, tinque l'é dza arrouâ ou Praz Raynoud. Mé fa veri la titha dé lo vairé.

— Poura chira, que fa la tanta Chujon. Por mè, ie ché ôtié que va onco bun pllie rido quié lo trame.

— Et tié ? ch'te pllié.

— D'é on bedet dé chanquanta francs quand l'é tzandzi. (Progrès de Château-d'Oex.)

Entre deux paravents. — Il me semble, dit la mère à la jeune fille, — une fiancée qui sera dans vingt-quatre heures une épouse, — que ton futur mari est bien exigeant, bien volontaire ; il demande une foule de choses.

— Un peu d'indulgence, maman, ce sont ses dernières volontés.

ANATOLE FRANCE EST MORT

CERTAINS journalistes, critiques littéraires improvisés, demeurent tenace ; ses sarcasmes n'épargnaient pas ses ennemis, et ses ennemis parfois étaient de braves gens. Voltaire raillait êtres et doctrines en blessant, sans ménagement, et, quand il se laissait entraîner par sa colère, ses plaisanteries prenaient même un ton grossier qui ne s'accordait plus avec les règles du bon goût.

Rien n'est plus faux. Ces deux écrivains ne se ressemblent pas. Si l'un et l'autre sont remarquables par la clarté et la perfection du style, ils n'en ont pas moins des mentalités et des manières d'écrire différentes.

Voltaire, en dépit de ses quelques bonnes actions retentissantes était méchant. Sa haine, souvent injustifiée, demeurait tenace ; ses sarcasmes n'épargnaient pas ses ennemis, et ses ennemis parfois étaient de braves gens. Voltaire raillait êtres et doctrines en blessant, sans ménagement, et, quand il se laissait entraîner par sa colère, ses plaisanteries prenaient même un ton grossier qui ne s'accordait plus avec les règles du bon goût.

Anatole France était bon, au contraire. Il ne s'acharnait point à perdre ses victimes, mais il passait simplement dans la vie en ironiste. Il s'amusait à considérer les hommes se débattant au milieu de dogmes puérils et souriait malicieusement de certaines croyances. Les mystères qui constituent une solution facile à tant de choses incomprises le rendaient méfiant ; il jouissait de trop de sens critique, de trop d'intelligence pour posséder l'aveugle foi des humbles. Il doutait, il dissertait beaucoup. Epris de toutes les questions qui s'offraient à son esprit, il passait de l'une à l'autre, sans s'attarder à aucune. C'est la raison pour laquelle ses adversaires le traitent de piètre penseur. Ils ont tort. Si Anatole France n'était point un grand philosophe, il y avait, du moins, de la profondeur dans ses idées et dans ses jugements. On venait le consulter de loin et c'était un charme incomparable, paraît-il, de l'entendre discuter. Il répondait calmement, les paupières légèrement baissées, puis, soudain fixait son interlocuteur, et l'on se souvenait toujours par la suite des yeux du maître, de ces yeux si vivants où l'esprit pétillait.

Comme Montaigne, comme Renan, surtout, auquel il se rattache, Anatole France était un sceptique et, la fougue avec laquelle les catholiques affirmaient détenir à eux seuls le monopole de la vérité, l'incitait à s'en moquer. Alors, il prenait la plume, puis, posément, sans éclats, en ciselant ses phrases en artiste, prenant parfois un ton très onctueux, Anatole France attaquait. Sa moquerie n'était point faite d'un comique lourd, mais, très fine, elle entraînait à penser...

Oui, Anatole France était un ironiste, pourtant à le bien lire, on sent se dégager de son œuvre quelque chose de doux comme de la pitié. Derrière l'ironiste on découvre l'homme, un homme comprenant ce qu'il y a de triste dans nos faiblesses, dans nos doutes et dans nos ridicules. Et cet homme était meilleur qu'on ne le croit, il semblait sensible à la misère humaine.

Anatole France, peu à peu, avait passé du socialisme au communisme, son esprit généreux s'imaginait découvrir là une solution aux maux sociaux. Il se trompait peut-être, mais, dans tous les cas, on n'a pas le droit de mettre en doute sa sincérité.

Anatole France, étant un sceptique et un indépendant, se créa ainsi une foule d'adversaires. L'Eglise le condamna et une quantité de gens le jugèrent sévèrement du jour où il entreprit de défendre publiquement la *Garçonne* de Victor Margueritte. Il faut voir, me semble-t-il, dans la regrettable intervention d'Anatole France en faveur de ce roman, plus une protestation contre une entrave exagérée à la liberté d'écrire qu'un

acte d'admiration à l'égard de cette œuvre manquée.

Anatole France était probablement l'écrivain le plus célèbre de notre époque et, cela est assez curieux si l'on considère que ses écrits s'adressent surtout aux lettrés et non pas à ce qu'on appelle le gros public. Anatole France mérite sa notoriété. Il faut l'admirer d'avoir su parler français en français à un moment où les jeunes cherchaient dans l'extravagance de nouveaux modes d'expression.

Anatole France est un maître, on retire du profit à le connaître. Après Loti, après Barrès, il est mort à son tour et son pays tout entier est en deuil de l'avoir perdu. On l'aimait.

Il laisse une œuvre très grande, très belle, c'est avec confiance qu'il peut la confier au temps, car il est à prévoir que la postérité ne jettera point dans l'oubli une œuvre vraiment française.

André Marcel.

UN HOMME QUI N'A JAMAIS PU SE MARIER

NOUS empruntons cet amusant récit à notre confrère du Grand district : « Le Messager des Alpes », d'Aigle.

— Je ne suis ni plus bête ni plus mal fichu qu'un autre, je possède une large aisance, j'aime la vie d'intérieur et cependant, je n'ai jamais pu me marier.

— Vous n'avez jamais rencontré une jeune fille qui vous plût ?

— J'en ai rencontré une qui m'a plus plu que toutes les autres ; moi aussi je lui plu, nous nous plûmes mutuellement, mais aimer, être aimé, cela procure toujours une émotion...

— Agréable, dont on garde le souvenir...

— Oui, mais les émotions ont quelquefois, sur certains tempéraments, des répercussions étranges, déconcertantes et ridicules et c'est une de ces répercussions inattendues qui m'a empêché de me marier.

— Je ne comprends pas.

— Vous avez bien connu de ces enfants qu'on est contraint de conduire en consultation pour mettre fin à l'excès de discrétion de leur petit intestin et qui, en présence du docteur, tout à coup, par on ne sait quel incompréhensible phénomène, expulsent trop brusquement, au détriment de ce que les pudiques Anglais appellent leur « inexpressible », les... économies qu'ils accumulaient dans leur... for intérieur ?

— Ah ! bon, je comprends, la vue de votre fiancée vous procurait un effet laxatif ?

— Vous n'y êtes pas. J'avais donc rencontré l'âme sœur de la mienne. J'avais déjà, avec elle, échangé des regards, des soupirs, des poignées de main, des fleurs, des promesses, des mèches de cheveux, un anneau d'argent, des serments, tout allait bien. Je l'aimais comme un fou, un archi-fou, un contre-fou. J'entrevois le moment où je ne serais plus seul au monde, où une gentille compagne dévouée me préparerait, de ses doigts de fée, les mille petits plats sucrés et les entremets grâce auxquels je serais heureux comme un coq en pâte et j'acquerrais ce replet et respectable embonpoint qui est l'apanage des gens décoratifs. « Puisque nous nous entendons, Adhémar, me dit-elle un jour, je vous permets de m'embrasser ».

Toutes les étoiles du ciel, tombant à la fois sur ma tête, ne m'eussent pas procuré une émotion plus intense. Je m'approchais respectueusement de la très chère ; mais au moment où j'allais cueillir la faveur qu'elle m'accordait, un irrésistible picotement dans les narines me fit éternuer...

— A vos souhaits ! me dit-elle.

— Mes souhaits se résument à vous rendre heureuse, lui répondis-je.

— Oh ! charmant, minauda-t-elle flattée d'avoir un prétendant si galant.

Après m'être soigneusement mouché, je m'approchai d'elle à nouveau, mais le même effet imprévu se produisit encore.

— Bis ! fit-elle.

— Hein ?

— Je veux dire « à vos souhaits ! derechef ».

— Ah ! bon. Mes souhaits se bornent à faire de vous la plus enviée des femmes.

Je voulus renouveler ma tentative, mais à deux reprises différentes je ne pus parvenir à accomplir mon projet ; chaque fois que mes lèvres approchaient de son visage, de satanés picotements m'obligeaient à éternuer et à me torcher le nez.

— Ça passera sans doute, excusez-moi, dis-je, j'ai dû à déjeuner manger quelque chose qui m'a contrarié.

— Enfin, me dit-elle un peu froissée, c'est singulier que vous n'arriviez pas à m'embrasser, prenez votre courage à deux mains.

— Je me raidis, je serrai les poings, j'approchais... At choum !

Cette fois, l'explosion s'était produite si près de son visage qu'elle en reçut les éclats et dut s'essuyer longuement avec son mouchoir.

— Je crois que vous vous moquez de moi ? fit-elle d'un air pincé.

Une fois encore mes lèvres se tendirent vers elle pendant que je me serrais les narines entre le pouce et l'index, que je fermais les yeux, que je m'efforçais de penser à autre chose, comme on fait quand on veut avaler une potion trop amère et, malgré toutes ces précautions, j'éternuai encore plus bruyamment.

— Quand on est malade, on se soigne, déclara ma fiancée, irritée ; vous me rendez ridicule. Restituez-moi l'échange de mes cheveux que je vous ai donné. Elle voulut me rendre ceux que je lui avais offerts en échange.

— Gardez-les, ingrate, lui dis-je en pleurant ; que voulez-vous que j'en fasse à présent ? Pensez-vous que je puisse les repiquer sur ma tête ?

Tout était rompu entre nous.

Je consultai un spécialiste des maladies de narines. Il examina mon appendice nasal intérieurement et extérieurement, à la loupe et au microscope. Il me fit suivre un régime ; me priva de vin, de café, d'alcool et de tabac, me prescrivit des douches, me calfa les oreilles et le nez avec du coton hydrophile.

Au bout de trois mois, ayant obtenu le pardon de ma fiancée, je me retrouvai devant elle en présence de son père qui, pour me mettre à l'épreuve, m'ordonna tout de suite : « Embrassez-la ».

L'émotion qui rend tant d'amoureux gauches, empruntés, silencieux, timides ou paralysés, s'empara de moi et j'éternuai trois coups de suite si violemment, que mon nez heurta la joue d'Adélaïde furieuse. Elle m'envoya deux soufflets retentissants en me traitant de dégoûtant, cependant que, du côté pile, je recevais un magistral coup de pied de son père, qui mit de cette manière un peu cavalière un terme définitif à nos relations.

IL FAUT SAVOIR COMPTER

LORSQU'EN 1066 Guillaume de Normandie eut conquis l'Angleterre, il y introduisit, à moins qu'il n'y maintint, un système d'authentification des quittances, qui passait alors pour le dernier cri de la simplicité et de la commodité.

Avez-vous vu, dans nos campagnes ou, si l'usage s'en est perdu chez nous, en Valais ou en Savoie, comment le boulanger s'y prend pour contrôler le nombre de miches qu'il livre chaque jour à ses fournisseurs ? Le fournisseur et le client ont chacun une règle de bois. Au moment de la livraison des pains, le porteur prend la règle que lui a remise son patron, l'applique contre la règle du client, en ayant soin que les talons de ces deux morceaux de bois soient bien sur la même ligne, ce qu'il obtient en les posant droites sur la table. Alors, de la main gauche, serrant les deux règles, il y fait, à l'aide du couteau qu'il tient dans la droite et en présence du client, autant d'entailles transversales affectant les deux pièces qu'il livre de miches. Il va sans dire que, si le boulanger voulait frauder en ajoutant, sur sa règle, une entaille qui ne trouverait pas son prolongement sur la règle de son client, celui-ci s'en apercevrait rien qu'en jetant les yeux sur les deux morceaux accouplés comme il vient d'être dit. Réciproquement, le client ne saurait faire disparaître, par un râclage, l'une quelconque des encoches de sa règle sans que la fraude apparaisse par la comparaison. A la fin du mois, le client règle son compte de par le nombre des encoches communes contrôlées une dernière fois :

LA LÉGENDE D'UN PONT

UN abonné du *Journal d'Yverdon*, habitant Zurich, lui écrivait dernièrement, à propos de l'installation d'une lampe au pont de Repuis, près Grandson, et de la mauvaise réputation que l'imagination populaire a faite à ce pont, les lignes que voici :

« Permettez-moi de vous citer en quelques traits, un fait qui s'est passé dans cette contrée il y a environ quarante ans et qui été certainement la cause de la mauvaise réputation qui s'est répandue jusqu'à aujourd'hui.

« J'étais alors tout gosse, je fréquentais une des premières classes primaires de Grandson, ce qui fait que certains détails ne me sont plus tout à fait nets, mais le principal de l'histoire se trouve encore gravé dans ma mémoire comme si la chose s'était passée hier.

« Il y avait dans ce temps à Corcelettes un ouvrier jardinier qu'on ne connaissait que sous le nom de « l'Alsacien » ; c'était un bon garçon qui aimait bien boire un verre le dimanche, mais lorsqu'il était « émêché », il avait la spécialité de « chercher rogne ». Les jeunes gens de Grandson l'ont laissé faire un certain temps, mais une fois leur patience à bout, ils résolurent de le f... bas, comme disait C. Je ne me souviens plus exactement s'il a été poursuivi ou si on l'attendait sur son passage, bref, un dimanche soir, notre Alsacien a été tué à environ 50 mètres de la route cantonale, au commencement du sentier qui bifurque à droite, après le pont de Repuis, contre Corcelettes. Le cadavre est resté toute la nuit sur la place et ce n'est qu'au courant de la journée qu'il a été transporté sur une civière à « l'hôpital » de Grandson, un vrai « cortège de fête », dont les participants chantaient la chanson bien connue : « La pauvre bête est morte ! », etc.

« Si aucun autre fait ne s'est passé dans ces lieux depuis, ce que j'ignore, car j'ai quitté Grandson depuis trente ans, c'est la cause de la mauvaise réputation qui grève cette contrée et qui était évitée le soir, sauf par les petits couples qui ne se trouvaient nulle part plus sûrs que là-bas.

« Inutile de dire que les coupables ont passé devant les tribunaux et qu'ils ont été punis selon leur mérite. »

Ceci nous rappelle un fait de notre carrière de journaliste, dans lequel ce fameux pont de Repuis avait aussi joué un certain rôle. Il y a des années de cela.

Vous vous souvenez du temps où l'on parlait beaucoup d'enlèvement de jeunes filles par des automobilistes ? Précisément, en ce temps-là, une jeune fille d'un village de la région avait soudain disparu. Les journaux ne parlaient que de ça. Cette jeune fille, disait-on, avait été faire des emplettes au chef-lieu. On l'avait encore aperçue, son panier au bras, sur le chemin du retour. Mais elle n'était pas rentrée à la maison et ses parents, justement inquiets, étaient allés aux informations. Hélas ! aucune trace de la disparue. Que pouvait-il bien lui être arrivé ? Et l'imagination populaire de trouver immédiatement le « joint ». La jeune fille avait été enlevée par des automobilistes — on les avait vus, naturellement — et le rapt n'avait pu se faire qu'au passage du pont de Repuis. Toutes les personnes que nous avons interrogées ont tout de suite confirmé cette opinion. Et chacun de renchérir. Le pauvre pont de Repuis, dont la réputation était déjà, à tort ou à raison, quelque peu compromise, était complice.

Or, comme nous redescendions, assis à côté du postillon, par la voiture postale, nous lui demandâmes de vouloir bien, quand nous y passerions, nous désigner le lieu fatal.

Quelle déception ! Au lieu du pont mystérieux, terrifiant, que nous nous attendions à voir, c'était un gentil petit pont de pierre, enjambant un petit cours d'eau bien calme, bordé de taillis et ombragé par de grands et beaux arbres. Un repaire de brigands, ça ? Allons